Document generated on 07/17/2025 3:26 a.m.

Laval théologique et philosophique

Ramón Martínez de Pisón Liébanas, Le péché et le mal. Montréal, Éditions Médiaspaul (coll. « Brèches théologiques », 32), 2000, 184 p.

Guy Jobin

Volume 59, Number 3, octobre 2003

Christianisme et fragmentation

URI: https://id.erudit.org/iderudit/008799ar
DOI: https://doi.org/10.7202/008799ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Jobin, G. (2003). Review of [Ramón Martínez de Pisón Liébanas, **Le péché et le mal.** Montréal, Éditions Médiaspaul (coll. « Brèches théologiques », 32), 2000, 184 p.] *Laval théologique et philosophique*, *59*(3), 610–612. https://doi.org/10.7202/008799ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

lité »). Loin d'expliciter le propos hégélien de ces sections, ce qui aurait naturellement exigé de plus amples développements, Lécrivain se contente plutôt de préparer le terrain en vue d'une compréhension minimale de la situation de la sphère de l'éthicité dans le tout de l'esprit objectif. Le commentaire débute donc à proprement parler avec l'exposition de la troisième section des *Principes*.

La méthode d'exposition choisie par Lécrivain est l'une des plus lourdes qui soient : le commentaire littéral, paragraphe par paragraphe, remarque par remarque. Or, cette méthode d'exposition non seulement n'aide pas selon nous à rendre manifeste l'articulation logique de cette section, mais elle en constitue par moments un obstacle important. Au mieux, cette méthode permet à Lécrivain d'indiquer au passage le lien entre tel élément éthique et tel élément logique, ce qui réduit considérablement cependant la portée de la tâche que s'est assignée l'auteur en début d'ouvrage, soit de repérer la présence des schèmes logiques au cœur du développement éthique. À titre d'exemples de cette limitation, imposée par sa méthode d'exposition, Lécrivain se contente d'indiquer à l'occasion du commentaire du § 181 que l'institution familiale incarne le moment logique de la qualité (cf. p. 51) ; ailleurs (commentaire du § 257), que la sortie de la société civile bourgeoise vers l'État correspond à la sortie de la sphère de l'essence vers la sphère du concept (cf. p. 96) ; enfin (commentaire du § 298), que l'activité du pouvoir législatif au sein de l'État, laquelle à la fois est conditionnée par la constitution et exerce une influence positive sur la constitution, représente le dernier type de causalité (l'« action réciproque ») présenté par Hegel au terme de la logique de l'essence (cf. p. 137-138). Abstraction faite de telles indications ponctuelles, qui établissent des parallèles — tout à fait justes du reste — entre les développements éthique et logique, l'ouvrage de Lécrivain se présente toutefois comme un commentaire parmi d'autres de l'éthicité, mais comme un commentaire perspicace, qui n'en reste pas à des généralités, et soucieux de restituer, par-delà les mésinterprétations historiques, la rigueur et l'actualité du propos hégélien. Seulement, l'originalité que cet ouvrage se proposait d'entrée de jeu, et qui en faisant selon son auteur non pas tant une nouvelle interprétation de l'éthicité, qu'une exposition de sa logicité immanente, est finalement plutôt absente de l'ensemble.

Soulignons pour conclure cette recension un point fort de ce commentaire : l'insistance sur le thème de la *reconnaissance* au sein de la sphère éthique, et particulièrement pour ce qui concerne le passage de la société civile bourgeoise à l'État. Lécrivain montre bien selon nous à quel point le traitement hégélien du thème de la reconnaissance, qui traverse comme un fil rouge toute la sphère éthique, demeure actuel pour toute pensée du socio-politique. Ce faisant, Lécrivain accomplit la seconde tâche qu'il s'était proposée, soit de restituer la pertinence du « rationalisme » hégélien afin de penser la réalité socio-politique qui est la nôtre.

Mathieu ROBITAILLE
Ruhr-Universität Bochum

Ramón MARTÍNEZ DE PISÓN LIÉBANAS, **Le péché et le mal.** Montréal, Éditions Médiaspaul (coll. « Brèches théologiques », 32), 2000, 184 p.

Cet ouvrage d'introduction est destiné aux étudiants en théologie et aux membres du public désireux de connaître la pensée théologique post-Vatican II sur les thèmes du péché, de la souffrance et du mal. Pour chacune de ces questions, l'A. présente de manière claire et concise les grandes orientations de la théologie contemporaine. Le traitement de ces questions s'appuie principalement sur les données de l'exégèse actuelle, notamment pour la question du péché. Les thèmes de la souffrance et du mal sont l'occasion pour l'A. de présenter la pensée du prêtre suisse Maurice Zundel, son auteur de prédilection. L'objectif de l'ouvrage est donc de présenter les avancées récentes du

discours théologique sur ces questions tout en s'éloignant des discours culpabilisants d'une pastorale de la peur, lesquels ont marqué jusqu'à récemment le discours ecclésial.

L'ouvrage est divisé en sept chapitres : les quatre premiers portent sur la question du péché, les deux suivants sur la souffrance et la mort ; le dernier est un essai théologique sur le mal. Le premier chapitre relativise la fixation culpabilisante sur le péché en affirmant avec force l'antériorité de l'amour gracieux de Dieu, manifesté dans la bonté de la création, la finalité perfectionniste de la relation de l'être humain avec Dieu (devenir à son image et à sa ressemblance), dans la gratuité de l'alliance, de la libération et du salut offert dans et par le Christ. Le second chapitre est une méditation sur la répercussion subjective du péché. L'A. y souligne que la conception légaliste du péché comme infraction à une loi ne tient plus. Le péché est d'abord une rupture consciente et volontaire par l'être humain de sa relation à Dieu, laquelle est médiatisée par les relations envers soi-même, les autres et la nature (p. 49). Le troisième chapitre aborde la question délicate mais ô combien grevée d'une charge culpabilisatrice : le péché originel. L'A. en montre d'abord le dérapage ontologique (p. 66) et théologique, puis l'abandonne au profit de la notion de péché des origines défini comme la situation existentielle de péché qui précède toute vie individuelle. La fin de ce chapitre traite de ce que l'A. nomme « péché du monde ». L'expression désigne les répercussions collectives et structurelles du péché. À notre avis, l'expression « péché du monde », bien que d'origine néo-testamentaire, n'est pas la plus adéquate pour nommer la réalité supra-individuelle du péché. L'expression « structure de péché » ou encore « péché structurel » souligne mieux, croyons-nous, que ce type de péché résulte de l'action humaine, alors que celle utilisée par l'A. peut prêter flanc à une autre forme d'ontologisation. Le quatrième chapitre porte sur la réponse de Dieu face au péché individuel et collectif. C'est autour de l'offre gratuite de pardon et de l'appel à la conversion du cœur que l'A. développe sa réflexion. La conversion est d'abord conçue comme le changement d'une attitude fondamentale, comme une ouverture à l'amour de Dieu avant d'être incarnée dans des comportements spécifiques. Sans y faire explicitement référence, c'est la thématique de l'option fondamentale, plutôt qu'une approche légaliste et/ou déontologiste qui se manifeste ici.

L'influence zundélienne, plus discrète auparavant, se fait plus résolument sentir dans les trois derniers chapitres. Le thème de la souffrance (chap. 5) est abordé selon une approche individuelle existentielle ayant pour but de remettre en question le réflexe rationnel de la justification de l'existence de la souffrance par la théodicée. Pour l'A., la souffrance, tout comme la mort et le mal, ne sont pas des réalités voulues par Dieu et que l'on peut tenter d'expliquer rationnellement. Ce sont des situations qui invitent l'être humain à un investissement éthique, à un engagement dans l'action : 1) combattre les maux et souffrances causés par l'être humain ; 2) humaniser la mort et la réintégrer de façon signifiante dans une conception de la vie où la contingence et la finitude humaines ne sont pas synonymes de « salaire du péché ». Cette dernière attitude et rendue nécessaire parce que, selon l'A., la société contemporaine occulte la mort (p. 142-149).

C'est dans un langage passionné que l'A. discute de ces thèmes. Il cherche, avec raison, à miner, à saper le dolorisme et le masochisme religieux qui ont défiguré la finitude inhérente à la nature humaine, le déontologisme qui a masqué, sous une forme théologique légaliste, le véritable visage du péché — la rupture d'une relation vivifiante —, et, enfin, la résignation stoïque qui a, à son tour, oblitéré autant la compassion active devant la souffrance et la mort que l'obligation de combattre le mal causé par des structures politiques, économiques ou patriarcales injustes. Au passage, l'A. critique certaines formules du *Catéchisme de l'Église catholique* de 1992 qui entretiennent ces attitudes jugées maintenant inadéquates.

Cet ouvrage convient parfaitement à toute personne désirant s'initier aux vastes thèmes du péché et du mal. Il est une excellente entrée en matière. On notera au passage la portion congrue ré-

servée au péché structurel tant l'accent est mis sur une approche existentielle et individuelle du péché. Notons également que plusieurs articles et ouvrages cités dans les notes ne sont pas indiqués dans la bibliographie finale.

Guy JOBIN
Université Laval, Québec

Jean-François MATTÉI, **Heidegger et Hölderlin. Le Quadriparti.** Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Épiméthée »), 2001, 288 p.

Quiconque aborde, ne serait-ce que superficiellement, l'œuvre de M. Heidegger sait à quel point ce dernier entretint un rapport particulier avec la poésie de F. Hölderlin, à un point tel que la question surgit d'elle-même de savoir quelle fut la nature véritable de ce rapport. Pourquoi, en effet, cette prédilection de Heidegger pour Hölderlin ? Qu'est-ce que Heidegger a vu en Hölderlin qu'il n'a pas retrouvé et ne pouvait retrouver chez Homère, Hésiode, Dante, Shakespeare, Goethe et tant d'autres ? Bref, pourquoi Hölderlin ? — Plusieurs interprètes de Heidegger, qu'ils furent bienveillants ou hostiles à sa pensée, posèrent cette question et tentèrent de la résoudre. J.-F. Mattéi nous rappelle quelques-unes de ces interprétations qui marquèrent le débat depuis un demi-siècle. Selon T.W. Adorno par exemple, dont l'opposition explicite à Heidegger est bien connue, Heidegger aurait cherché et trouvé en Hölderlin une justification à son idéologie politique autoritaire, débusquant dans l'œuvre du poète souabe le « culte de l'origine » et le pathos mythologique de la « Germanité » aptes à légitimer ses convictions national-socialistes (cf. p. 20-21). D'autres, plus bienveillants, virent en Hölderlin l'inspiration majeure de Heidegger, celui qui aurait eu sur lui l'influence décisive ; c'est le cas, nous dit Mattéi, de B. Allemann et de O. Pöggeler (cf. p. 264).

C'est à ce débat interrogeant le rapport de Heidegger à Hölderlin qu'entend contribuer le présent ouvrage de J.-F. Mattéi. Cependant, il espère contribuer à ce débat non pas 1) en esquissant la figure poétique de Hölderlin telle qu'elle est présentée dans l'œuvre de Heidegger ; ni 2) en s'assignant pour tâche de vérifier la justesse de l'interprétation heideggérienne ; ni 3) en souhaitant clarifier le débat en répondant point par point aux détracteurs de Heidegger (cf. p. 24-25). Mais, écrit l'auteur : « Je cherche plutôt à montrer la manière significative dont Heidegger a peu à peu fait apparaître, en s'appuyant sur sa lecture de Hölderlin, la figure quadripartite de l'être qu'il interprète comme le *système* de la Terre et du Ciel, des Divins et des Mortels, en une quadruple énigme dans laquelle s'enracine la quadrature de l'étant, esquissée de façon obscure par la philosophie d'Aristote et […] de Kant » (p. 25). — En d'autres termes, Mattéi espère élucider dans cet ouvrage la nature du rapport unissant Heidegger à Hölderlin en exposant comment ce dernier *révéla* à Heidegger cette « intuition constante qui, jusqu'en 1934, restait *impensée* et *inexprimée* dans les écrits du premier Heidegger, mais qui, secrètement, l'orientait vers cette Dimension première où la métaphysique trouve son site » (p. 16), c'est-à-dire l'intuition du monde comme « Quadriparti » (*Geviert*), intuition qui, assure l'auteur, commanderait de part en part la pensée de Heidegger et en constituerait la clef ultime (cf. p. 15).

Ce dont cet ouvrage se veut la preuve, c'est donc d'une part que Heidegger n'a pas puisé dans la poésie hölderlinienne une « échappatoire à sa désastreuse expérience politique » (p. 20) (*ad* Adorno), mais aussi, d'autre part, que Hölderlin n'a pas à proprement parler *influencé* directement Heidegger (*ad* Alleman et Pöggeler), mais qu'il a contribué à *consolider* l'intuition de départ de Heidegger, éveillée par sa fameuse lecture du livre de Brentano sur *La diversité des acceptions de l'être d'après Aristote*. Loin d'avoir *livré* à Heidegger l'intuition du Quadriparti, avance Mattéi, Hölderlin aurait tout au plus *stimulé* l'élaboration par Heidegger de cette intuition qu'il aurait eue